

Comme tous mes autres livres, ce livre a pour sujet la lecture, cette activité créatrice éminemment humaine. Je crois que nous sommes, dans l'âme, des animaux lecteurs et que l'art de lire, au sens le plus large, définit notre espèce. Nous venons

ALBERTO MANGUEL

# Nouvel éloge de la folie

essais édits & inédits

traduits de l'anglais par Christine Le Boëuf

au monde avides de découvrir un récit en toute chose : paysage, cieux, visages d'autrui et, bien entendu, dans les images et les mots que crée notre espèce. Nous lisons notre propre vie et celle des autres [...].

**ACTES SUD**

Extrait de la publication

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

“Lorsque les habitants de Macondo furent frappés un jour, pendant leurs cent ans de solitude, par un mal en forme d’amnésie, ils se rendirent compte que ce qu’ils connaissaient du monde était en train de se volatiliser et qu’ils risquaient d’oublier ce que c’est qu’une vache, ce que c’est qu’un arbre, ce que c’est qu’une maison. L’antidote, découvrirent-ils, se trouvait dans les mots. Afin de se souvenir de ce que leurs mots représentaient pour eux, ils rédigèrent des pancartes qu’ils suspendirent aux bêtes et aux objets : «Ceci est un arbre», «Ceci est une maison», «Ceci est une vache, et elle donne du lait qui, mélangé au café, donne le *café con leche*». Les mots nous disent ce que nous, en tant que société, nous croyons qu’est le monde. (...)”

«Le motif dans le tapis», c’est la formule inventée par Henry James pour désigner le thème récurrent qui, telle une signature secrète, parcourt l’œuvre d’un auteur. Dans beaucoup des textes que j’ai écrits (critiques, notices ou introductions), je pense pouvoir distinguer ce motif insaisissable. Il a quelque chose à voir avec la relation de cet art que j’aime tant, l’art de lire, avec le monde dans lequel je le pratique, le «beau monde» de Thomas. Je crois qu’il existe une éthique de la lecture, une responsabilité dans notre manière de lire, un engagement à la fois politique et privé dans le fait de tourner les pages et de suivre les lignes. Et je crois que parfois, au-delà des intentions de l’auteur et au-delà des espoirs du lecteur, un livre peut nous rendre meilleurs et plus sages.”

ALBERTO MANGUEL  
*(extrait de la préface)*

“LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES”  
série dirigée par Marie-Catherine Vacher

ALBERTO MANGUEL

*Membre du PEN, Guggenheim Fellow, officier des Arts et des Lettres, Alberto Manguel est l'auteur d'une œuvre traduite dans plus de trente langues et dont l'essentiel est publié en France chez Actes Sud depuis 1998, année où l'auteur a obtenu le prix Médicis "essais" pour Une histoire de la lecture.*

DU MÊME AUTEUR

- DERNIÈRES NOUVELLES D'UNE TERRE ABANDONNÉE*, Babel, 1998.  
*UNE HISTOIRE DE LA LECTURE*, Actes Sud / Leméac, 1998 ; Babel, 2000.  
*DICTIONNAIRE DES LIEUX IMAGINAIRES* (en collaboration avec Gianni Guadalupi), Actes Sud / Leméac, 1998 ; Babel, 2001.  
*DANS LA FORÊT DU MIROIR. ESSAI SUR LES MOTS ET LE MONDE*, Actes Sud / Leméac, 2000 ; Babel, 2003.  
*STEVENSON SOUS LES PALMIERS*, Actes Sud / Leméac, 2001 ; Babel, 2005.  
*LE LIVRE D'IMAGES*, Actes Sud / Leméac, 2001 ; Babel, 2009.  
*CHEZ BORGES*, Actes Sud / Leméac, 2003 ; Babel, 2005.  
*KIPLING, UNE BRÈVE BIOGRAPHIE*, Actes Sud / Leméac, 2004.  
*JOURNAL D'UN LECTEUR*, Actes Sud / Leméac, 2004 ; Babel, 2006.  
*POUR UNE ÉTHIQUE DE LA LECTURE*, L'Escampette, 2005.  
*UN AMANT TRES VÉTILLEUX*, Actes Sud / Leméac, 2005.  
*UN RETOUR*, Actes Sud / Leméac, 2005.  
*AU PAYS DES JOUETS*, Xavier Barral / musée des Arts décoratifs, 2006.  
*LA BIBLIOTHÈQUE, LA NUIT*, Actes Sud / Leméac, 2006 ; Babel, 2009.  
*LE LIVRE DES ÉLOGES*, L'Escampette, 2007.  
*LA FIANCÉE DE FRANKENSTEIN*, L'Escampette, 2008.  
*L'ILIADÉ ET LODYSSÉE*, Bayard, 2008.  
*ÇA ET 25 CENTIMES : CONVERSATIONS AVEC UN AMI*, L'Escampette, 2009.  
*LA CITÉ DES MOTS*, Actes Sud / Leméac, 2009.  
*TOUS LES HOMMES SONT MENTEURS*, Actes Sud / Leméac, 2009.

Titre original :

*A Reader on reading*

Editeur original :

Yale University Press, New Haven, Londres

© Alberto Manguel, 2010

représenté par Guillermo Schavelzon & Asoc.

info@schavelzon.com

© ACTES SUD, 2011

ISBN 978-2-330-00504-7

© LEMÉAC, 2011

pour la publication en langue française au Canada

ISBN 978-2-330-00504-7



ALBERTO MANGUEL

NOUVEL ÉLOGE  
DE LA FOLIE

essais édits & inédits

traduits de l'anglais  
par Christine Le Bœuf

*ACTES SUD*



## NOTE DE L'ÉDITEUR

Les fidèles lecteurs d'Alberto Manguel retrouveront dans *Nouvel Eloge de la folie* un certain nombre des essais qui composent *Dans la forêt du miroir*, paru chez Actes Sud en 2000 (Babel, 2003), textes que l'auteur a souhaité intégrer à la réflexion d'ampleur plus vaste menée dans le présent ouvrage. La liste exhaustive des essais concernés figure en fin de volume.

Par ailleurs, certains des autres textes ici rassemblés ont fait l'objet de conférences ou de publications antérieures (en revue ou dans divers journaux) : le lecteur en trouvera également la liste et les références en fin de volume.





*“Donnez votre témoignage, dit le roi ; et ne soyez pas timide, ou je vous fais exécuter sur-le-champ.”*

*Les Aventures d’Alice au pays des merveilles,  
chap. XI.*

*A Mavis Gallant,  
toujours en quête de témoignages.*



## PRÉFACE

*“Vous devriez répondre aux remerciements en termes choisis”, dit la Reine rouge en fronçant les sourcils.*

*De l'autre côté du miroir, chap. IX.*

Comme tous mes autres livres, ce livre a pour sujet la lecture, cette activité créatrice éminemment humaine. Je crois que nous sommes, dans l'âme, des animaux lecteurs et que l'art de lire, au sens le plus large, définit notre espèce. Nous venons au monde avides de découvrir un récit en toute chose : paysage, cieux, visages d'autrui et, bien entendu, dans les images et les mots que crée notre espèce. Nous lisons notre propre vie et celle des autres, nous lisons les sociétés dans lesquelles nous vivons et celles qui se trouvent au-delà de nos frontières, nous lisons dessins et immeubles, nous lisons ce qu'abrite la couverture d'un livre.

C'est là l'essentiel. Pour moi, des mots sur une page confèrent au monde une cohérence. Lorsque les habitants de Macondo furent frappés un jour, pendant leurs cent ans de solitude, par un mal en forme d'amnésie, ils se rendirent compte que ce qu'ils connaissaient du monde était en train de se volatiliser et qu'ils risquaient d'oublier ce que c'est qu'une vache, ce que c'est qu'un arbre, ce que c'est qu'une maison. L'antidote, découvrirent-ils, se trouvait dans les mots. Afin de se souvenir de ce que leurs mots représentaient pour eux, ils rédigèrent des pancartes qu'ils suspendirent aux bêtes et aux objets : “Ceci est un arbre”, “Ceci est une maison”, “Ceci est une vache, et elle donne du lait qui, mélangé au café, donne le *café con leche*”. Les mots nous disent ce que nous, en tant que société, nous croyons qu'est le monde.

“Ce que nous croyons” qu’il est, voilà le hic. En associant les mots à l’expérience et l’expérience aux mots, nous passons au crible des histoires qui font écho ou nous préparent à une expérience, ou nous racontent des expériences qui ne seront jamais nôtres, nous ne le savons que trop, que sur la page brûlante. Par conséquent, ce que nous croyons qu’est un livre se redessine à chaque lecture. Au fil des ans, mon expérience, mes goûts, mes préjugés ont changé. Jour après jour, ma mémoire ne cesse de réorganiser les volumes de ma bibliothèque, de les cataloguer, d’en éliminer ; mes mots et mon univers – à l’exception de quelques points de repère fixes – ne sont jamais constants. Le bon mot d’Héraclite à propos du temps s’applique aussi à mes lectures : “On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve.”

Ce qui demeure invariable, c’est le plaisir de lire, de tenir un livre en mains et d’éprouver tout à coup cette sensation particulière d’émerveillement, de reconnaissance, de froid ou de chaleur qu’évoquent parfois, sans raison perceptible, certaines successions de mots. La critique de livres, la traduction de livres, l’édition d’anthologies sont des activités qui m’ont fourni une justification pour ce plaisir coupable (comme si le plaisir avait besoin d’une justification !) et m’ont même parfois permis de gagner ma vie. “Ce monde est beau, et j’aimerais savoir comment y gagner deux cents piastres par an”, écrivait le poète Edward Thomas à son ami Gordon Bottomley. Ces deux cents piastres, critique, traduction et édition m’ont parfois permis de les gagner.

“Le motif dans le tapis”, c’est la formule inventée par Henry James pour désigner le thème récurrent qui, telle une signature secrète, parcourt l’œuvre d’un auteur. Dans beaucoup des textes que j’ai écrits (critiques, notices ou introductions), je pense pouvoir distinguer ce motif insaisissable. Il a quelque chose à voir avec la relation de cet art que j’aime tant, l’art de lire, avec le monde dans lequel je le pratique, le “beau monde” de Thomas. Je crois qu’il existe une éthique de la lecture, une responsabilité dans notre manière de lire, un engagement à la fois politique et privé dans le fait de tourner les pages et de suivre les lignes. Et je crois que parfois, au-delà des intentions de l’auteur et au-delà des espoirs du lecteur, un livre peut nous rendre meilleurs et plus sages.

C’est en “termes choisis” que je voudrais remercier Craig Stephenson, qui est, depuis vingt ans, le premier lecteur de tout ce que j’écris, et qui m’a suggéré la structure et l’ordre de ce livre

ainsi que la sélection des textes (comme il l'avait fait déjà pour *Dans la forêt du miroir*, le volume dont la version française a paru en 2000 et dans lequel ont été repris quelques-uns des essais compris dans cet ouvrage). Il a freiné mon désir de conserver certains écrits de circonstance auxquels j'étais attaché pour des raisons sentimentales, il m'en a rappelé d'autres que j'avais oubliés, il a insisté pour que je revoie certains paragraphes ou exemples qui semblaient aujourd'hui datés, et il a passé bien plus de temps à réfléchir à la pertinence de chacun des textes que, dans mon impatience, je ne l'aurais fait moi-même. Pour cela, et pour bien plus de choses qu'il ne voudra jamais en admettre, qu'il soit ici chaleureusement remercié.



I  
QUI SUIS-JE ?





*“Je suis réelle !” protesta Alice, et elle se mit à pleurer. “Pleurer ne vous rendra pas plus réelle, observa Tweedledee ; il n’y a aucune raison de pleurer. — Si je n’étais pas réelle, dit Alice en riant à moitié à travers ses larmes, tout cela paraissait si ridicule, je ne serais pas capable de pleurer. — J’espère que vous ne croyez pas que ces larmes sont réelles ?” intervint Tweedledum sur un ton de mépris profond.*

*De l’autre côté du miroir, chap. IV.*



## UN LECTEUR DANS LA FORÊT DU MIROIR

*“Pourriez-vous me dire, s’il vous plaît, par où je pourrais m’en aller d’ici ? – Cela dépend beaucoup de l’endroit où vous désirez vous rendre”, répondit le Chat.*

*Les Aventures d’Alice au pays des merveilles,  
chap. VI.*

Quand j’avais huit ou neuf ans, dans une maison qui n’existe plus, quelqu’un m’a offert *Alice au pays des merveilles* et *De l’autre côté du miroir*. Comme tant d’autres lecteurs, j’ai toujours eu l’impression que l’édition dans laquelle j’ai lu un livre pour la première fois demeure, pour le restant de mes jours, l’édition originale. La mienne, grâce au ciel, était enrichie des illustrations de John Tenniel et imprimée sur un papier épais et crémeux au parfum mystérieux de bois brûlé.

Il y avait beaucoup de choses que je ne comprenais pas, lors de ma première lecture d’*Alice* – mais cela semblait sans importance. J’ai appris très jeune que, sauf si on lit dans un autre but que le plaisir (ainsi que nous en avons tous l’obligation, parfois pour nos péchés), on peut en toute sécurité glisser à la surface de dangereuses fondrières, se frayer un chemin au travers de jungles touffues, esquiver les basses terres solennelles et ennuyeuses et se laisser simplement emporter par le fort vigoureux du conte.

Pour autant que je m’en souviene, ma première impression de ses aventures fut celle d’un voyage réel au cours duquel je devins moi-même le compagnon de la pauvre Alice. La chute dans le terrier du lapin et la traversée du miroir n’étaient que des points de départ, aussi triviaux et aussi merveilleux

que le fait de monter dans un bus. Mais le voyage ! Quand j'avais huit ou neuf ans, mon incrédulité était moins en suspens que pas encore née, et la fiction me semblait parfois plus réelle que la réalité quotidienne. Ce n'était pas que je croyais à l'existence véritable d'un pays comme celui des merveilles, mais je savais qu'il était fait de la même matière que ma maison, ma rue et les briques rouges de mon école.

Un livre devient un autre livre chaque fois que nous le lisons. Cette première *Alice* de l'enfance était un voyage, comme l'*Odysée* ou *Pinocchio*, et je me suis toujours senti meilleur en Alice qu'en Ulysse ou en pantin de bois. Ensuite vint l'*Alice* de l'adolescence, et j'ai su exactement ce qu'elle avait eu à subir lorsque le Lièvre de Mars lui offrait du vin alors qu'il n'y avait pas de vin à table, ou quand la Chenille voulait qu'elle lui dise exactement *qui* elle était et *ce* qu'elle entendait par là. L'avertissement de Tweedledum et Tweedledee, affirmant qu'Alice n'était rien que le rêve du roi rouge, hantait mon sommeil, et mes heures de veille étaient torturées par des examens au cours desquels des maîtres émules de la reine rouge me posaient des questions du genre : "Otez un os d'un chien, que reste-t-il ?" Plus tard, dans la vingtaine, j'ai découvert le procès du valet de cœur dans l'*Anthologie de l'humour noir* d'André Breton, et il me devint évident qu'Alice était une sœur des surréalistes. A la suite d'une conversation avec Severo Sarduy, à Paris, je me suis aperçu avec surprise que Humpty Dumpty devait beaucoup aux doctrines structuralistes de *Change* et de *Tel quel*. Plus tard encore, lorsque je me suis installé au Canada, comment n'aurais-je pas reconnu que le cavalier blanc ("Mais je songeais à un procédé permettant / de se teindre les moustaches en vert / et me sers toujours d'un éventail assez grand / pour qu'on ne les voie guère.") avait trouvé un emploi parmi les nombreux bureaucrates qui courent çà et là dans les couloirs de tous les bâtiments publics de mon pays ?

Pendant toutes les années au cours desquelles j'ai lu et relu *Alice*, j'ai rencontré bien d'autres lectures différentes et intéressantes de ses aventures, mais je ne peux pas dire qu'aucune d'entre elles me soit devenue personnelle en profondeur. Les lectures des autres influencent, bien sûr, ma propre lecture, elles offrent de nouveaux points de vue ou colorent certains

LES ESPIONS DE DIEU

“God’s Spies” : Préface à *God’s Spies : Stories in Defiance of Oppression*, sous la direction d’Alberto Manguel (Toronto, Macfarlane Walter and Ross, 1999) et *Dans la forêt du miroir* (Actes Sud/Leméac, 2000).

UNE FOIS ENCORE, TROIE

“Once Again, Troy”, in *Lebanon, Lebanon*, sous la direction d’Anna Wilson (Londres, Saqi, 2006) ; version française lue au centre Pompidou (Paris) en novembre 2008.

ART ET BLASPHEME

“Art and Blasphemy” : Geist (Vancouver), vol. 60, printemps 2006.

À LA TABLE DU CHAPELIER FOU

“At the Mad Hatter’s Table”, conférence, *Folly*, British Comparative Literature Association, 11<sup>e</sup> rencontre internationale, 2-5 juillet 2007, Goldsmiths College, université de Londres.

NOTES POUR UNE DÉFINITION DE LA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE  
Pour la Journée du livre organisée par les librairies en 2009.

LA BIBLIOTHÈQUE DU JUIF ERRANT

“The Exile’s Library”, *The Guardian*, 21 février 2009.

LA BIBLIOTHÈQUE CHEZ SOI

“A 30 000-Volume Window on the World”, *New York Times*, 15 mai 2008.

LA FIN DE LA LECTURE

“The End of Reading”, conférence Adam Helms, université de Stockholm, 21 avril 2009.

Ouvrage réalisé  
par le Studio Actes Sud